

## *La conquête de l'autonomie sentimentale dans les romans de Gacon-Dufour*

Olivier RITZ

Si Marie Armande Jeanne Gacon-Dufour n'est pas tout à fait oubliée aujourd'hui, elle le doit à sa défense des femmes et de leur droit à l'instruction. À trois reprises dans sa carrière littéraire elle a pris la plume pour porter explicitement ce combat : la première fois en 1787 avec un *Mémoire pour le sexe féminin contre le sexe masculin*, la deuxième fois en 1801 avec une brochure *Contre le projet de loi de S. M. portant défense d'apprendre à lire aux femmes* et la dernière en 1805 avec un essai intitulé *De la nécessité de l'instruction pour les femmes*<sup>1</sup>. Son engagement est d'autant plus marqué qu'il prend souvent un tour polémique : en 1787 comme en 1801, Gacon-Dufour répond au texte d'un homme, le chevalier de Feucher d'abord puis Sylvain Maréchal<sup>2</sup>. En 1807, c'est elle qui provoque les attaques d'un homme, l'abbé de Féletz, à qui elle répond dans une brochure pleine d'autorité et de mordant<sup>3</sup>.

Cependant, les critiques qui ont remarqué les ouvrages de Gacon-Dufour depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle y ont surtout vu de la modération, voire un certain

---

<sup>1</sup> Marie Armande Jeanne Gacon-Dufour, *Mémoire pour le sexe féminin contre le sexe masculin*, Paris, Royez, 1797; *Contre le projet de loi de S\*\*\*. M\*\*\*. portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, Paris, Ouvrier, 1801 [dorénavant abrégé CPL] ; *De la nécessité de l'instruction pour les femmes*, Paris, Buisson, 1805.

<sup>2</sup> Henri de Feucher, *Dégradation de l'homme en société*, Paris, Royez, 1786; Sylvain Maréchal, *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, Paris, Massé, 1801.

<sup>3</sup> Charles-Marie de Féletz, « *Mémoires, anecdotes secrètes* [...] par Mad. Gacon-Dufour », *Journal de l'Empire*, 31 janvier 1807, p. 3-4; M. A. J. Gacon-Dufour, *Réponse à M. A... l'un des rédacteurs du Journal de l'Empire*, Paris, Dabin, 1807.

conservatisme. Selon Jacqueline Fraisse, « elle ne fait pas de politique », ne faisant que « réfléchi[r] sur la morale en relation avec la différence des sexes<sup>4</sup> ». Pour Bernard Jolibert, elle serait d'accord avec Maréchal pour cantonner la femme au « rôle essentiellement familial de bonne ménagère<sup>5</sup> », ce que prouveraient d'ailleurs les livres pratiques qui ont été ses plus grands succès de librairie : en 1804 elle publie un *Recueil pratique d'économie rurale et domestique*, premier d'une longue série de manuels, parmi lesquels le *Manuel de la ménagère à la ville et à la campagne* (1805), le *Dictionnaire rural raisonné* (1808) et le *Manuel du parfumeur* (1825). Bref, il n'y aurait rien de révolutionnaire dans l'œuvre de Gacon-Dufour.

Ces lectures féministes sont en partie faussées par un changement de contexte. Les femmes des lendemains de la Révolution ne sont pas celles qui se libèrent des carcans de la famille bourgeoise depuis la fin du XX<sup>e</sup> siècle. Le malentendu tient plus encore à un défaut de lecture : on a presque toujours négligé le reste de la production de Gacon-Dufour<sup>6</sup>. On a fait comme si ses romans n'étaient qu'un moyen pour elle d'illustrer ses prises de position. On a également négligé, jusqu'aux travaux récents de l'historienne italienne Erica J. Mannucci<sup>7</sup>, d'étudier avec précision le contexte de publication de ses textes et tout particulièrement un moment stratégique, au milieu de sa carrière, autour de l'année 1801 et de la polémique qui l'oppose à son ami Sylvain Maréchal. Outre sa réponse au *Projet de loi*, Gacon-Dufour publie alors deux romans, *La Femme grenadier*<sup>8</sup> et *Voyages de plusieurs émigrés et leur retour en France*<sup>9</sup>.

<sup>4</sup> Geneviève Fraisse, *Muse de la Raison : Démocratie et exclusion des femmes en France*, Gallimard, « Folio histoire », 1995, p. 11-12.

<sup>5</sup> Bernard Jolibert, « Préface », dans Sylvain Maréchal, M. A. J. Gacon-Dufour, Albertine Clément-Hémery, *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes*, Paris, L'Harmattan, 2007, p. 60.

<sup>6</sup> Voir cependant Michel Delon, « Combats philosophiques, préjugés masculins et fiction romanesque sous le Consulat », *Raison présente*, n° 67, 1983, p. 67-76.

<sup>7</sup> Erica Joy Mannucci, *Baionette nel focolare. La Rivoluzione francese e la ragione delle donne*, Milano, FrancoAngeli, 2016. Gacon-Dufour est la « protagoniste » de ce livre sur les autrices engagées de l'époque révolutionnaire.

<sup>8</sup> Paris, Ouvrier, 1801. Je cite ici le texte réédité sous ma direction par Victoire Bech, Clémentine Brengel, Alexandra Henry, Chloé Thevret et Lothaire Berthier : M. A. J. Gacon-Dufour, *La Femme grenadier*, Paris, Université Paris Diderot, « Publications du centre Seebacher », 2018 [Livre numérique : <http://seebacher.lac.univ-paris-diderot.fr/bibliotheque/items/show/48>]. Dorénavant abrégé *FG*.

<sup>9</sup> M. A. J. Gacon-Dufour, *Voyages de plusieurs émigrés et leur retour en France*, Paris, Buisson et Gérard, 1802, 2 vol. Dorénavant abrégé *VPE* suivi du numéro du volume.

Ces deux ouvrages se signalent, dès leur titre, par leur rapport à l'histoire immédiate, c'est-à-dire à la Révolution et à ses conséquences, avec les armées républicaines dans le premier et la question de l'émigration dans l'autre. Ils ont également en commun d'être deux romans-mémoires au féminin. Dans *La Femme grenadier*, la jeune Hortense de Chabry raconte son histoire : fille de marquis sortie du couvent quand les congrégations religieuses sont abolies en 1792, elle se cache d'abord chez une patriote forcenée, se réfugie ensuite à la campagne, se libère progressivement de ses préjugés aristocratiques, puis, par amour, devient grenadier dans les armées



Frontispice en-tête de *La Femme grenadier*, 1801.

de la République et s'y illustre. Dans les *Voyages de plusieurs émigrés*, la marquise de Fontanelle fait le récit des persécutions de son mari : contrainte par celui-ci de se retirer à la campagne, elle s'engage contre lui dans un combat judiciaire que vient perturber la Révolution, avant de passer en Angleterre puis en Amérique pour lui échapper, et enfin de revenir en France où elle trouve la sérénité.

Les deux héroïnes agissent pour la conquête de leur autonomie sentimentale, c'est-à-dire qu'elles cherchent les moyens d'avoir des pensées et des sentiments indépendants des circonstances et des personnages qui veulent les contraindre. Gacon-Dufour explore ainsi les conditions de possibilité de l'intime, telle que cette notion peut s'entendre pour elle : un espace sentimental à soi, maîtrisé, et qui ne peut véritablement exister que dans un collectif, puisqu'il faut avoir des amis intimes pour que l'intimité individuelle soit possible.

## CONDITIONS INTELLECTUELLES

La première condition de l'autonomie sentimentale est l'instruction, qui passe notamment par la lecture. Dans sa réponse au *Projet de loi* de Sylvain Maréchal, Gacon-Dufour commence par une mise en garde : il serait dangereux que les femmes soient « sous la dépendance absolue et despotique de l'homme », c'est-à-dire qu'elles n'aient pour toute « pensée que celle qu'il [leur] aura communiquée » (*CPL*, p. 6). S'il faut accepter, pour « le bon ordre », un certain degré de soumission, il faut défendre l'accès à une pensée indépendante et à des sentiments à soi : c'est tout un. Hortense de Chabry, l'héroïne de *La Femme grenadier*, accuse son père d'avoir trahi sa patrie en émigrant pour combattre les révolutionnaires. Mieux même : sous son habit de grenadier, sans se faire reconnaître de celui-ci, elle l'émeut tant par sa bienveillance qu'elle le fait revenir de ses erreurs. Le genre du roman-mémoires permet de dénoncer les préjugés aristocratiques : la narratrice prend ses distances avec la hauteur qu'elle avait au début de son récit, quand elle était une « jeune personne élevée dans les préjugés de la haute noblesse » (*FG*, chap. I, p. 5). Ce sont bien les sentiments les plus intimes qui sont entravés par les préjugés<sup>10</sup>, puisqu'Hortense met un certain temps à s'avouer qu'elle aime le roturier Lavalé : « La révolution avait eu beau anéantir tous les préjugés, les miens me restaient » (*ibid.*, chap. VIII).

Si les sentiments ont besoin de l'instruction pour pouvoir se développer, c'est aussi parce qu'ils s'opposent à l'instinct, comme l'affirme Gacon-Dufour dans sa réponse au *Projet de loi* : la femme instruite pourra « remplir ses devoirs avec plus de plaisir, que la femme brute qui ne les remplit que par instinct et point par sentiment » (*CPL*, p. 13). Un personnage des *Voyages de plusieurs émigrés* en fait la démonstration : Cécilia est une parente pauvre de M<sup>me</sup> de Fontanelle, qui a vécu isolée, avec sa sœur, à la campagne. Vivant au plus près de la nature, elle est devenue une excellente chasseresse, mais elle est très embarrassée lorsqu'on sent en elle des sentiments amoureux. M<sup>me</sup> de Fontanelle entreprend son éducation intellectuelle et sentimentale. L'amant de Cécilia, M. de Vernonges, se défait pour sa part des préjugés qui le poussaient à mener une vie déréglée : « la mode exigeant qu'il affectât une conduite déréglée, il se laissait entraîner par le tourbillon » (*VPE*, I, p. 63). Cécilia, trop livrée à son instinct, et Vernonges, détourné de son caractère véritable par la société, se rapprochent sous l'influence de M<sup>me</sup> de Fontanelle, en adoptant tous deux un mode de vie plus raisonnable, qui leur permet de connaître et d'exprimer leurs sentiments. Raison et sentiments se renforcent

<sup>10</sup> Cette idée est au cœur d'un autre roman de Gacon-Dufour : *Les Dangers de la prévention*, Paris, F. Buisson, 1806, 2 vol.

mutuellement, par un paradoxe que souligne Vernonges dans le roman : « Ce qu'il y a de plus extraordinaire dans mon aventure, c'est que ce qui fait perdre ordinairement cette chère raison, m'a fait recouvrer la mienne. » (*ibid.*, p. 69)

La nécessité de l'instruction est le thème principal de l'œuvre de Gacon-Dufour. Dans ses romans, des personnages exemplaires en font la preuve. Si l'on s'en tient aux arguments qu'elle développe dans ses brochures ou à ceux qu'elle prête à ses personnages, le développement de l'instruction ne remet pas en cause l'ordre établi puisque les femmes devraient remplir leurs devoirs, jusqu'à la soumission, et accepter les places qui leur sont assignées : celles d'épouse et de mère, en charge de l'espace domestique. L'intrigue des romans dit pourtant autre chose, ne serait-ce qu'avec Hortense de Chabry, qui, devenue soldat, se montre aussi vaillante que les hommes, monte rapidement en grade et va jusqu'à gagner la confiance d'un général<sup>11</sup>. Plus généralement, le dispositif du roman-mémoires fait des deux narratrices des figures d'autorité, qui, occupant une position de surplomb, peuvent juger les faits qu'elles rapportent grâce à leur expérience et à leurs connaissances. De la même manière, lorsque Gacon-Dufour écrit ses textes argumentatifs, elle revendique avec force une position d'autorité, étayant son propos par des références culturelles nombreuses et faisant la démonstration d'une maîtrise intellectuelle qui n'a rien à envier à celle des hommes. Les personnages féminins, les narratrices et l'autrice elle-même prouvent que les femmes peuvent rivaliser avec les hommes sur tous les terrains et même, à bien y regarder, qu'elles sont mieux armées, parce qu'elles ont les sentiments pour elles. C'est ce qu'affirme Gacon-Dufour dans sa réponse au *Projet de loi* de Sylvain Maréchal : « une femme sensible n'a besoin que de consulter son cœur quand elle voudra peindre le sentiment » (*CPL*, p. 31). C'est aussi ce que prouve, une fois encore, l'exemple d'Hortense, qui parvient à rallier des paysans vendéens à la République grâce à ses « sentiments humains » et à sa « douceur » (*FG*, chap. XVI<sup>12</sup>).

Gacon-Dufour contribue elle-même à l'instruction de ses lectrices et de ses lecteurs par la stratégie éditoriale qu'elle met en œuvre. Il est évident que la brochure *Contre le projet de loi de S. M. portant défense d'apprendre à lire*

<sup>11</sup> Dans le dernier roman de Gacon-Dufour, *L'Héroïne moldave* (Paris, Cogezy, 1818, 3 vol.), on retrouve un personnage de jeune femme déguisée en homme qui force l'admiration des soldats qu'elle accompagne.

<sup>12</sup> Dans ses mémoires, Manon Roland évoque de la même manière « ce mélange de force et de douceur, d'autorité de la raison et de charmes du sentiment qui n'appartiennent peut-être qu'à une femme sensible douée d'une tête saine » (*Appel à l'impartiale postérité*, Paris, Louvet, 1795, vol. 2, p. 12).

aux femmes et le roman *La Femme grenadier* sont complémentaires, mais il faut prendre en compte la part prise par Sylvain Maréchal dans ce dispositif pour en saisir toute la portée. Le *Projet d'une loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes* est annoncé le 15 nivôse an IX (5 janvier 1801) par le *Journal typographique et bibliographique*. *La Femme grenadier* est annoncée dix jours plus tard, le 25 nivôse, tandis que la brochure *Contre le projet de loi* est annoncée le 15 pluviôse, vingt jours après le roman et trente jours après la brochure de Maréchal. *La Femme grenadier* ne porte pas de nom d'auteur, mais s'achève par une « Revue historique de toutes les Jeannes célèbres » qui permet de reconnaître « Jeanne Dufour » et qui est signée par Sylvain Maréchal lui-même. Dans *Contre le projet de loi*, Gacon-Dufour fait allusion à ces quelques vers et s'en amuse. Dans les *Voyages de plusieurs émigrés*, elle fait référence à deux reprises au *Projet de loi* et dit qu'elle en a ri avec son auteur. Rien n'interdit de penser qu'il a existé un débat réel entre les deux auteurs à propos de l'instruction des femmes, mais ce débat a lieu dans le cadre d'une relation amicale, et même intime. Gacon-Dufour et Maréchal se connaissaient avant le début de la Révolution<sup>13</sup> et ils ont été particulièrement proches pendant les derniers mois de la vie de Maréchal, mort en 1803<sup>14</sup>. Les renvois d'un texte à l'autre, la chronologie des publications et la proximité entre les deux auteurs donnent du poids à la thèse d'Erica Mannucci : si Sylvain Maréchal a pu penser une partie de ce qu'il a écrit, tout en poussant ses arguments jusqu'à la caricature, Gacon-Dufour et lui ont surtout agi de manière concertée pour tenter de faire exister un débat public sur l'instruction des femmes alors que le pouvoir consulaire organisait une instruction publique uniquement masculine<sup>15</sup>. Ainsi, Gacon-Dufour n'instruit pas seulement par son discours, tantôt directement, tantôt par ses romans. Le débat qu'elle met en œuvre avec Sylvain Maréchal invite à la distance critique ainsi qu'à l'élaboration d'une pensée personnelle.

<sup>13</sup> Voir Erica Joy Mannucci, *Finalmente il popolo pensa : Sylvain Maréchal nell'immagine della Rivoluzione francese*, Napoli, Guida, 2012, p. 128.

<sup>14</sup> Gacon-Dufour est l'auteur de la notice biographique publiée en tête de l'ouvrage posthume de Sylvain Maréchal, *De la vertu*, Paris, Léopold Collin, 1807, p. 1-72.

<sup>15</sup> Erica J. Mannucci (*Finalmente il popolo pensa*, op. cit., p. 277) évoque précisément un jeu à trois, impliquant également François Peyrard, proche de Maréchal, qui publie alors un ouvrage intitulé *De l'excellence et de la supériorité de la femme, ouvrage traduit du latin d'Agrippa* (Paris, Louis, 1801).

## CONDITIONS JURIDIQUES ET ÉCONOMIQUES

L'instruction est une condition nécessaire de l'autonomie sentimentale, mais elle n'est pas une condition suffisante, puisque les personnages sont conditionnés par leur situation juridique et économique. La présence du droit est discrète dans *La Femme grenadier*. Hortense devient amoureuse d'un ancien avocat au parlement de Paris<sup>16</sup> qui rédige l'acte de vente de la maison de J... La propriété de cet asile dans la Révolution permet aux personnages de connaître le bonheur et de se découvrir des sentiments les uns pour les autres. Dans les *Voyages de plusieurs émigrés*, les questions juridiques sont centrales. Dès les premières pages, M<sup>me</sup> de Fontanelle veut préserver son intimité, au sens où elle refuse d'adopter les mœurs dissolues de son mari. Elle doit se retirer à la campagne, mais cette retraite subie se mue rapidement en retraite volontaire, puis en projet de séparation. L'héroïne construit un espace à elle, avec des amis choisis, mais son mari s'impose et rompt brutalement l'intimité de la petite société qu'elle a réunie. Cet événement entraîne deux affaires judiciaires qui viennent compliquer le conflit principal : Vernonges, jeune protégé de la marquise, est provoqué en duel par le frère de M<sup>me</sup> d'Orival, la maîtresse du marquis. Il tue son adversaire, ce qui le contraint à se cacher pour éviter d'être poursuivi et condamné. Il se marie en secret avec Cécilia, puis prend la fuite en Angleterre, mais sa mère, influencée par le marquis et sa maîtresse, veut faire annuler ce mariage. Pour que ses amis puissent être réunis, il faut donc non seulement que M<sup>me</sup> de Fontanelle se préserve des persécutions de son mari, mais aussi que Vernonges soit innocenté et que son mariage soit reconnu comme valable.

Un personnage joue un rôle essentiel dans toutes ces affaires : Danerlam, avocat à Rouen. Sollicité au début du roman par M<sup>me</sup> de Fontanelle, il devient son ami intime, au sens où elle lui accorde une grande confiance, lui confie ses secrets et lui fait part de ses sentiments. Il guide bientôt l'ensemble des personnages par sa sagesse, qui est à la fois morale et pragmatique : par sa connaissance de la justice et de ses usages, il sait prévoir ce que l'on peut en attendre. Spécialiste du droit, il est aussi le mieux placé pour traiter les questions financières. Il donne des conseils ou prend des initiatives pour préserver des héritages remis en cause par les rivalités entre les personnages ou par la

---

<sup>16</sup> Vers l'an III, Gacon-Dufour s'est elle-même mariée à un avocat au parlement de Paris, Jean-Michel Dufour de Saint-Pathus. Voir Erica J. Mannucci, « Marie-Armande Gacon-Dufour: A Radical Intellectual at the Turn of the Nineteenth Century », dans Lisa Curtis-Wendlandt, Paul Gibbard, Karen Green (dir.), *Political Ideas of Enlightenment Women: Virtue and Citizenship*, Farnham, Ashgate, 2013, p. 79.

Révolution. C'est lui qui réunit les fonds qui rendent l'émigration possible. En Amérique, quand l'argent commence à manquer, un autre personnage entreprend des opérations commerciales fructueuses : Williams, un Anglais qui a aidé Vernonges et dont M<sup>me</sup> de Fontanelle est devenue amoureuse. Les sentiments amoureux et amicaux de l'héroïne sont pour les hommes qui lui garantissent son indépendance.

Les questions économiques ont une plus grande importance dans *La Femme grenadier*. La maison de J..., où se réfugient les personnages, comprend un jardin. La narratrice détaille ce qu'on y cultive. Elle précise quels sont les animaux dont les personnages font l'acquisition à leur arrivée et raconte que les personnages s'entendent avec le couple de jardiniers attaché à la maison pour employer ses filles comme cuisinière et fille de basse-cour. Ce passage du chapitre VI esquisse le mode d'emploi d'une vie indépendante à la campagne, ce qui est particulièrement utile aux personnages dans le contexte des années 1793-1794 : moins ils dépendent du reste de la société, plus longtemps ils restent en sécurité. Les habitants de la maison de J... sont aidés par le fermier Durand, qui, comme Danerlam dans les *Voyages de plusieurs émigrés*, devient l'ami intime et le confident de l'héroïne. En plus d'apporter une aide matérielle, il tire parti de ses fonctions dans la municipalité pour avertir et protéger ses amis quand ils deviennent suspects.

Un autre personnage invite à prendre au sérieux les problèmes d'économie domestique présentés dans *La Femme grenadier* : le frère d'Hortense, appelé d'abord le vicomte de Chabry et devenu plus simplement Saint-Julien, se passionne pour le jardinage dès son arrivée à J... Plus tard dans le roman, il est réquisitionné dans les armées républicaines où il combat avec honneur, comme pour montrer que son goût pour les travaux utiles n'enlève rien à la valeur d'un fils de marquis. Le texte met en avant sa constante bonne humeur, son goût des activités utiles et son amour pour la roturière Dorothée, qui fait partie de la petite communauté de J...

D'une manière comparable, Vernonges se fait « fermier » à la fin des *Voyages* : « il a réellement doublé ses jouissances, en doublant ses occupations » (*VPÉ*, II, p. 161). Le commentaire de la narratrice doit s'entendre à la fois d'un point de vue matériel et d'un point de vue moral. Pour Gacon-Dufour, on ne peut être heureux qu'à condition de s'occuper utilement. Une jeune femme noble comme Hortense de Chabry n'a rien appris au couvent. Élevée pour l'oisiveté, elle s'ennuie, jusqu'à la « léthargie » (*FG*, chap. VIII). L'absence d'activité ne favorise pas les sentiments, elle les empêche. En revanche, apprendre à coudre et s'occuper d'une jeune orpheline lui permet de devenir heureuse, puis de laisser libre cours à son amour pour Lavalé.



Les manuels pratiques que Gacon-Dufour publie à partir de 1804, et qui deviennent bientôt ses ouvrages les plus connus<sup>17</sup>, doivent être compris à la lumière de ces configurations romanesques. Pour « diminuer ou faire cesser la détresse de la classe laborieuse et indigente<sup>18</sup> », Gacon-Dufour enseigne les moyens de perfectionner l'organisation du travail domestique, dans toute l'extension que peut avoir ce travail au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Il s'agit donc d'un véritable projet d'émancipation, non seulement pour les petits propriétaires terriens à qui ces ouvrages peuvent être utiles, mais aussi, plus largement, pour les femmes, à qui ces activités sont dévolues. L'éducation aux travaux domestiques et à leur économie donne aux femmes la maîtrise de l'univers auquel elles sont assignées. Elle leur permet aussi d'être utiles, ce qui est essentiel dans la perspective des Lumières, qui est encore celle de Gacon-Dufour. Dès lors qu'elles sont utiles (et non pas oisives ou dépendantes), elles sont au moins les égales des hommes. Hortense, devenue grenadier, sait lire et écrire, contrairement à la plupart des autres soldats. Elle se rend utile en aidant un officier à établir l'inventaire des biens d'un château pris par l'armée républicaine, et elle est promue pour cela. Enfin, dans une perspective morale, les manuels pratiques sont écrits pour contribuer au bonheur de celles et ceux qui en suivront les conseils : comme les personnages des romans de Gacon-Dufour, ils découvriront que des activités utiles sont plus propices au développement de sentiments heureux que l'oisiveté.

### CONDITIONS POLITIQUES

Les conditions de l'autonomie sentimentale que nous avons envisagées jusqu'ici sont définies au niveau de l'individu : les personnages de Gacon-Dufour – et en particulier ses héroïnes – se garantissent intellectuellement, juridiquement et économiquement contre ce qui menace leur indépendance. Mais ses romans mettent aussi en évidence des conditions collectives et même politiques, au sens où elles engagent l'organisation de l'ensemble de la société.

L'engagement anticlérical de Gacon-Dufour est manifeste. *La Femme grenadier*, qui se passe pendant la « Terreur » et en partie pendant la guerre de Vendée, ne compte que deux personnages vraiment mauvais : un soldat brutal

<sup>17</sup> Sur ces ouvrages, voir Valérie Lastinger, « The Laboratory, the Boudoir and the Kitchen : Medicine, Home and Domesticity », dans Kathleen Hardesty Doig et Felicia Berger Sturzer (dir.), *Women, Gender and Disease in Eighteenth-Century England and France*, Newcastle upon Tyne, Cambridge Scholars Publishing, 2014, p. 133-140.

<sup>18</sup> M. A. J. Gacon-Dufour, *Réponse à M. A... l'un des rédacteurs du Journal de l'Empire*, *op. cit.*, p. 16.

(qui n'agit que par instinct) et surtout un prêtre chouan, qui incite les habitants de son village à la violence en leur faisant croire qu'il a le pouvoir de ressusciter leurs morts : la religion chrétienne apparaît comme une superstition néfaste, instrumentalisée pour servir les crimes de ses prétendus serviteurs. Hortense, qui a pris la tête d'un petit détachement d'hommes, libère un village vendéen de ce prêtre. À la superstition, elle substitue la raison et les sentiments, puisqu'elle convertit ce village à la République par son sens de la justice et par sa douceur.

Les *Voyages de plusieurs émigrés* mettent en scène deux prêtres. Par dépit, le mauvais prêtre incite ses fidèles à la haine et il se met au service de ceux qui persécutent M<sup>me</sup> de Fontanelle et ses amis. Le bon prêtre célèbre le mariage secret de Vernonges et de Cécilia. Menacé pour cette raison, il suit les personnages principaux en Angleterre, puis en Amérique. Là, il est converti aux idées religieuses de Danerlam et de M<sup>me</sup> de Fontanelle : il est dangereux de se préoccuper d'une vie après la mort, et de se laisser gagner par la peur à ce propos, parce que cela détourne de l'essentiel : se consacrer au bonheur de ses proches (VPÉ, II, p. 137) de façon à être bien entouré au moment de sa mort et à « vivre longtemps dans le souvenir de [ses] amis » (*ibid.*, p. 140). Gacon-Dufour partage ce point de vue sur la religion avec Sylvain Maréchal : elle est d'ailleurs l'une des rares femmes à qui le *Dictionnaire des athées* consacre une notice<sup>19</sup>.

Une fois débarrassé des préjugés des prêtres (la superstition) et de ceux des nobles (la culture de l'oisiveté, le mépris des roturiers), on peut faire société et progresser même vers une société des « égaux », si tant est que Gacon-Dufour partage aussi cette ambition avec Sylvain Maréchal. Dans ses romans, de telles sociétés se construisent à petite échelle, comme le dit à sa manière M<sup>me</sup> de Fontanelle : « je m'étais fait un plan de bonheur, qui ne sortait pas du cercle de ma société » (*ibid.*, p. 27). Dans la maison de J... puis dans le « hameau du bonheur », converti à la République par Hortense (FG, chap. XXI), les personnages vivent en harmonie les uns avec les autres et chacun contribue au bonheur de tous. Le même projet est souvent esquissé et finalement accompli dans les *Voyages de plusieurs émigrés*. Les sociétés ainsi constituées sont surtout des sociétés des intimes, où se réalise un idéal de transparence des sentiments. L'importance de l'amitié, incarnée notamment par Danerlam et par Durand, est soulignée aussi par la manière de prendre en charge le roman-mémoires. Dans les deux cas il est adressé à une ou un ami, qui ne joue aucun rôle dans l'intrigue, qu'on oublie vite, mais qui est invité à rejoindre

<sup>19</sup> La première édition du *Dictionnaire des athées* est publiée par Sylvain Maréchal en 1800. Ce n'est que dans la deuxième édition, revue et augmentée par Jérôme Lalande (Bruxelles, s. n., 1833) qu'on trouve une notice « DUFOUR (Gacon) », p. 62.

les personnages à la fin du roman : « Je crois, quand je vous ai rendu compte de mes pensées, être près de vous, que je vous parle, que vous me répondez, et tous mes vœux sont remplis. » (*VPÉ*, II, p. 164)

Ces utopies romanesques, qui peuvent rappeler Clarens dans *La Nouvelle Héloïse* de Rousseau, sont remarquables par les recompositions familiales qui s'y accomplissent. Hortense recueille une jeune orpheline, Célestine, et s'en occupe comme de sa propre fille. Elle apprend par la suite que celle-ci est une fille naturelle de son propre père, donc sa demi-sœur. Quand elle part à l'armée, elle confie Célestine à Dorothée, qui adopte finalement l'enfant lorsqu'elle se marie avec le frère d'Hortense à la fin du roman : Célestine devient donc officiellement la fille du fils de son père véritable. L'utopie communautaire permet qu'elle intègre sa lignée, quand la société ne prévoyait aucune place pour cette fille de servante<sup>20</sup>. Mais le dispositif familial imaginé ici par Gacon-Dufour a une autre fonction : montrer que l'éducation prime la naissance. C'est également le sens des histoires de filiation complexes qu'elle imagine dans les *Voyages* : Vernonges et Cécilia ont une fille, mais parce qu'ils doivent tenir secrète leur union, M<sup>me</sup> de Fontanelle la fait passer pour une enfant trouvée, laissant libre cours aux rumeurs qui en font sa propre fille. Plus tard, lorsque M<sup>me</sup> d'Orival a un fils du marquis de Fontanelle, celui-ci le déclare comme un enfant légitime, prétendant que cette naissance est le résultat d'une réconciliation avec son épouse. À la fin du roman, M<sup>me</sup> de Fontanelle provoque la surprise et l'admiration de tous les autres personnages lorsqu'elle renonce à prouver devant la justice que cet enfant n'est pas le sien, de façon à pouvoir lui donner la meilleure éducation possible. La filiation est contingente. Par convention romanesque, elle finit par être à peu près rétablie : il faut que le récit s'achève par la peinture d'une société sans histoire, où chacun a trouvé sa place. Mais ce qui importe, dans le cas d'Hortense comme dans celui de M<sup>me</sup> de Fontanelle, c'est le choix que font ces héroïnes de se charger de l'éducation des enfants à qui elles servent provisoirement ou durablement de mères. Les liens voulus et construits pallient les défaillances des liens naturels et juridiques. La critique de la famille est d'ailleurs assez radicale dans les deux romans. Hortense fait l'éducation de son père, inversant la relation qui aurait pu les unir, lorsqu'elle le convainc de ses erreurs politiques. Monsieur Danerlam va jusqu'à affirmer qu'il serait souhaitable « que toutes les jeunes filles fussent enlevées à leurs parents » pendant une génération, le temps d'empêcher la transmission des préjugés qui nuisent leur éducation (*ibid.*, p. 142).

<sup>20</sup> Le devenir d'une fille naturelle est le thème central d'un autre roman de Gacon-Dufour, *Georgeana, ou la Vertu persécutée et triomphante*, Paris, Lepetit, an VI, 2 vol.

La Révolution a-t-elle été la rupture qui a libéré une génération des préjugés de ses parents? *La Femme grenadier* le suggère, puisque la suppression des couvents sert de point de départ à l'émancipation d'Hortense. La Révolution est plus présente dans ce roman où tout se passe pendant quelques mois, entre 1792 et 1795, que dans les *Voyages de plusieurs émigrés* où elle arrive tardivement dans l'intrigue romanesque pour constituer un arrière-plan historique qui n'a que peu d'incidence sur les personnages. Certains aspects de la Révolution sont condamnés dans les deux cas. Les autorités révolutionnaires locales constituent le plus souvent des menaces. Les méchants profitent de la situation politique pour tenter de nuire aux protagonistes. Les deux romans comportent des critiques explicites de la liberté illimitée de la presse et des abus qu'elle entraîne<sup>21</sup>. Il faut cependant remarquer l'originalité de ces ouvrages dans leur contexte de publication. Le premier est un roman de la « Terreur » qui n'utilise jamais ce mot pour caractériser la situation politique. Le second raconte l'histoire d'une émigration qui n'est pas politique, en plein débat sur le retour des émigrés. Les personnages parviennent à revenir en France, où l'essentiel de leurs intérêts a été préservé. À une époque où la Révolution est presque unanimement présentée comme un désastre, Gacon-Dufour en construit une image ambivalente, en insistant sur les progrès qu'elle a permis : « Voilà ce que l'on devra à la révolution » (*ibid.*, p. 162), disent les personnages des *Voyages de plusieurs émigrés* lorsqu'ils organisent leur nouvelle vie à la fin du roman. Les hommes s'occupent d'agriculture et d'élevage. M<sup>me</sup> de Fontanelle et ses amies créent une manufacture où « tous les genres de travaux, propres aux femmes, sont en activités », c'est-à-dire principalement la filature et la couture (*ibid.*) Tous ont appris à se rendre utiles, en se défaisant de leurs préjugés.

Il faut enfin remarquer la présence d'un personnage historique dans *La Femme grenadier* : trois éléments montrent son importance. D'une part, il est le seul personnage historique qui intervient dans l'intrigue romanesque ; d'autre part, il joue un rôle décisif pour sortir l'héroïne d'un mauvais pas ; enfin, il est l'objet d'un éloge indépendant du récit. Ce personnage est Philippeaux, un proche de Danton, guillotiné en même temps que lui en avril 1794, et célébré dans les années qui ont suivi sa mort pour son indulgence, sa modération et sa douceur. La promotion de ce personnage peut être interprétée comme une profession de foi politique. Si Gacon-Dufour choisit un indulgent, elle le choisit parmi les Montagnards, c'est-à-dire parmi les révolutionnaires les plus engagés. Philippeaux, le plus sentimental

<sup>21</sup> *FG*, chap. XXI ; *VPÉ*, II, p. 98.

des révolutionnaires radicaux, félicite Hortense d'avoir appliqué son programme, lorsqu'il lui dit : « vous avez acquis à la République des amis » (*FG*, chap. XIX).

\*\*\*

Dans les romans de Gacon-Dufour, la possibilité de l'intime est ainsi conditionnée par l'instruction (qui garantit des préjugés et de l'instinct), par les conditions de vie (juridiques et économiques) et par l'état de la société. Certes, l'intime est parfois de l'ordre du secret ou du trouble : dans *La Femme grenadier*, Hortense tarde à s'avouer ses sentiments pour Lavalé ; dans les *Voyages*, M<sup>me</sup> de Fontanelle est décontenancée lorsqu'elle éprouve un amour soudain et violent pour Williams. Mais, de manière générale, l'intime est pris dans un collectif : les sentiments de chaque personnage dépendent de ses relations avec les autres. Les protagonistes et leurs proches sont des amis intimes, qui se font connaître leurs pensées et leurs émotions. Peut-être ces amitiés de roman disent-elles quelque chose de la relation qui unissait Gacon-Dufour à Sylvain Maréchal. Elles dessinent surtout un projet politique, que l'on peut résumer en citant les premiers mots de la *Déclaration des droits* de 1793 : « le but de la société est le bonheur commun ».